

BONHOMME JULIEN

Le Champion du quartier : se faire un nom dans la lutte sénégalaise

Milan, Éditions Mimésis, 2022, « Ethnologiques », 352 p.

PAR LÉO MONTAZ

Dans son nouvel ouvrage, Julien Bonhomme propose d'appréhender la lutte sénégalaise comme un « spectacle total » (p. 15), expression qui mêle volontairement les références aux notions de Guy Debord (« société du spectacle ») et de Marcel Mauss (« fait social total »). Il y décrit la manière dont ce « sport-spectacle » (p. 17) s'inscrit dans le champ social dakarais, mais aussi comment s'y construisent des « célébrités ». La force du propos est d'appréhender l'acquisition d'une renommée comme une « entreprise éminemment collective » (p. 19). À travers son ethnographie, l'auteur propose également des réflexions sur la mise en spectacle du sport, sur les itinéraires de réussite des sportifs et de leur entourage, sur les sociabilités résidentielles ou encore sur les aspects mystiques de la préparation sportive.

L'ouvrage est découpé en trois parties de taille inégale. La première vise à historiciser le phénomène de la lutte depuis l'époque précoloniale jusqu'à nos jours. À travers cette histoire, Bonhomme souligne les procédés de

« mise en spectacle à des fins commerciales » de ce sport, et souligne les mutations du capitalisme au Sénégal. Le premier chapitre, qui s'étend du xvii^e siècle jusqu'à la fin de l'époque coloniale, décrit notamment le rôle des entrepreneurs européens dans ce phénomène : ceux-ci ont importé le modèle économique de la boxe anglaise dans la lutte sénégalaise, et ainsi profondément transformé son fonctionnement avec l'arrivée des cachets, des arènes ou des sponsors. Ce processus précoce explique que la lutte sénégalaise fut un spectacle avant d'être un sport, dans le sens où elle a d'abord pris la forme d'un divertissement avant de faire l'objet d'une régulation et d'une codification. C'est l'objet du second chapitre que de traduire les dynamiques ayant concouru, dès la décolonisation, à institutionnaliser la lutte comme sport national, sans toutefois que celle-ci ne s'affranchisse pleinement des logiques précédentes, d'où la qualification de « sport-spectacle » proposée par l'auteur. Cela se traduit en particulier par les rapports de force entre, d'une part, les instances

politiques en charge de sa régulation et, d'autre part, les logiques mercantiles portées par les promoteurs.

La deuxième partie de l'ouvrage, nommée sobrement « Acteurs », est avant tout ethnographique et historique. Elle décrit, du « bas vers le haut », le rôle des différentes personnes impliquées dans la lutte sénégalaise, des lutteurs jusqu'aux promoteurs, en passant par les membres des « écuries » où sont formés les sportifs. Tout l'intérêt de cette partie est de décrire finement les parcours de ceux – car il s'agit d'un univers masculin – qui participent au quotidien de la lutte, et pas seulement ceux des champions qui occupent le haut de l'affiche. Ces parcours sont réinsérés dans l'histoire longue des transformations structurelles de la société sénégalaise, ce qui les rend d'autant plus riches. On découvre notamment dans le troisième chapitre le parcours de Tyson, véritable star nationale, qui a fait fructifier sa réussite dans l'arène pour devenir le porte-voix d'un mouvement social de grande ampleur, le « Boul Falé », en développant ce qu'il dénomme lui-même le « sport-business » (p. 81). En contraste avec ce parcours exceptionnel, Bonhomme décrit aussi les parcours moins enviables de ceux dont l'engagement dans l'arène et l'entraînement presque ascétique qui l'accompagne se concluent par de violentes désillusions, quand la réussite ne surgit pas malgré la multiplication des prises de risque. Le quatrième chapitre s'intéresse à l'encadrement de la lutte à travers les « écuries », ces petites structures résidentielles d'entraînement des lutteurs qui ne subsistent, pour

leur immense majorité, que grâce aux réseaux informels de solidarité au sein des quartiers. La création et la prolifération des écuries sont décrites par l'auteur suivant le modèle « lignage-segmentaire » d'Edward E. Evans-Pritchard, ce qui permet de mettre en valeur les logiques d'alliance et d'opposition qui les sous-tendent, selon leur ancrage géographique. Enfin, le cinquième chapitre décrit le travail des entrepreneurs (promoteurs, managers, sponsors, etc.), qui sont au cœur des logiques commerciales dans la lutte sénégalaise. L'auteur s'attarde sur les liens entretenus entre ces entrepreneurs et les organes de régulation du sport, les médias, les écuries et les lutteurs. En analysant les stratégies mises en place, il montre comment ces fonctions, si elles ne permettent pas toujours un enrichissement monétaire, contribuent à l'ascension sociale des entrepreneurs, car elles leur donnent la possibilité de s'inscrire dans le réseau d'interconnaissance des mondes politiques, médiatiques et économiques dakarois.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage, « Enjeux », est la plus théorique et problématisée : elle s'attarde sur les dimensions collectives de la lutte et permet à l'auteur de défendre son argument initial de la lutte envisagée comme « spectacle total » mettant en branle l'ensemble de la société. Le sixième chapitre, un peu à l'écart du propos, met en perspective les enjeux de la lutte simple (sans frappe) et de celle avec frappe, et montre les interactions qui existent entre ces deux mondes. Le septième chapitre s'intéresse directement à la préparation et aux combats. En s'inscrivant dans l'optique

des *performance studies* – champ avec lequel il aurait été intéressant qu'un dialogue plus soutenu soit mené –, l'auteur décrit l'ampleur des mobilisations collectives et des logiques sociales qui entrent ici en jeu : il montre notamment que la capacité du lutteur à négocier sa « valeur marchande » dépend du réseau de soutien qu'il est en mesure de mobiliser et des supporters qui le soutiendront dans l'arène. La section consacrée au spectacle proprement dit permet, quant à elle, de mieux saisir ce qui se joue au niveau social dans l'arène, tant le combat n'occupe pas nécessairement le centre de l'attention, car interviennent simultanément les préparations mystiques, les simulacres d'altercation entre lutteurs ou encore la présence de notables qui viennent se montrer dans l'arène. L'avant-dernier chapitre, qui marque le point d'orgue du propos, décrit ce qu'implique la « célébrité » pour les lutteurs et leur entourage. En s'appuyant sur une solide littérature, l'auteur montre comment la construction de la célébrité nécessite des arbitrages permanents et pointe toute la difficulté à acquérir un capital

réputationnel. En mettant en lumière les investissements de la famille, du quartier, du village et des *fan-clubs*, il donne à voir les implications de ces différents niveaux et confirme la dimension éminemment collective de la lutte sénégalaise. Enfin, dans le dernier chapitre qui prolonge le précédent, l'auteur élargit son analyse aux pratiques mystiques et à leurs implications, qui prennent toute leur importance dans les enjeux collectifs de la lutte : si elle met en scène des jeunes gens au fort capital physique, la lutte s'inscrit aussi dans un univers villageois de dépendance envers les aînés et soumis aux logiques du capital d'autochtonie.

En finalité, l'ouvrage de Bonhomme est une ethnographie fine de la lutte sénégalaise et il contribue, en tant que tel, à l'anthropologie du sport et de ses publics. Cependant, en prenant pour point d'entrée la question de la construction de la célébrité, l'ouvrage dépasse ce cadre et permet de faire le pont avec les études sur la construction des notoriétés, les nouvelles figures de la réussite et les mouvements culturels au sens large.